

# CHAPITRE I

---

## LES ORIGINES ANTIQUES

La sempiternelle question des origines a le chic pour lasser les auditoires de spécialistes en particulier, alors que d'autres se posent cette question avec simplicité. Soyons simples ; posons-nous cette question, qui, en réalité, est d'importance, car elle engage à mieux délimiter de quoi nous parlons ici. On sait que pour les linguistes, poursuivre les traces d'une hypothétique origine des langues est devenue tabou puis l'est longtemps resté, dans la mesure où si le langage définit l'espèce humaine et la distingue dans le règne animal, alors trouver son origine revient à poser la question, non moins impossible de l'origine humaine. On tourne en rond. Mais nous ne sommes pas linguiste, et la psychologie n'est pas seulement l'usage que les humains feraient de leur esprit. Elle est, en tant que discipline, une réflexion, un retour sur l'esprit. Après tout, la linguistique n'est pas non plus le langage.

### I. LES ORIGINES DE LA REPRÉSENTATION

Il est impossible de ne pas évoquer les traces les plus anciennes dont nous disposons en matière de représentation humaine. Nous le ferons rapidement, mais il est ici crucial de suivre Leroi-Gourhan quand il souligne l'émergence dans le développement des Anthropoïens de l'aptitude des *homo sapiens* à fixer la pensée dans des symboles matériels (Leroi-Gourhan, 1964, p. 261). Les

conséquences en sont immenses pour le psychologue, car elle définit la *représentation* et la positionne dans le continuum de l'évolution. Elle est, au-delà de la présentation, une opération mentale qui passe par la symbolisation. Or, les traces que nous avons, par exemple à Lascaux, témoignent de cette dimension proprement psychologique de la représentation, ou représentationnelle sans laquelle il n'y a pas de psychologie, d'une pensée sur l'acte de présenter qui se prolonge dans la symbolisation puisqu'on observe sur ces murs-écrans un personnage humanoïde accompagné d'un graphe non figuratif qui ne peut qu'être un *signe*.

*L'émergence du symbole graphique à la fin du règne des Paléanthropes suppose l'établissement de rapports nouveaux entre les deux pôles opératoires (main-outil et face-langage), rapports exclusivement caractéristiques de l'humanité au sens étroit du terme, c'est-à-dire répondant à une pensée symbolisante dans la mesure où nous en usons nous-mêmes. Dans ces nouveaux rapports, la vision tient la place prédominante dans les couples face-lecture et main-graphie. [...] On peut donc dire que si dans la technique et le langage des Anthropiens, la motricité conditionne l'expression, dans le langage figuré des Anthropiens les plus récents, la réflexion détermine le graphisme. (Leroi-Gourhan, 1964, p. 262)*

Ajoutons que le caractère magico-religieux de l'art préhistorique (paléolithique) ne faisant plus aucun doute, il témoigne ainsi non seulement de la dimension réflexive et symbolique de la représentation mentale, donc d'une psychologie véritable chez les premiers *homo sapiens*, mais aussi de la dimension de représentance à partir du mystère, c'est-à-dire de la rencontre avec l'environnement et les autres (dans leur altérité même radicale, comme les animaux, ou les morts), qui caractérise toutes les grandes thématiques de la psychologie humaine.

Au-delà de la question de la représentation en tant que telle, l'inscription connue des premiers *homo sapiens* dans la spiritualité et la transcendance, dont les traces archéologiques de rites funéraires attestent également, témoigne d'un « travail du négatif » au sens du psychanalyste André Green, un travail sur l'absence qui est un travail de symbolisation (Green, 1983). Les peuples dits « premiers » qui ont conservé ce mode de rapport au religieux et à la pensée de l'absence, comme la pensée chamanique, par exemple, sont les grands témoins de ce qu'on pourrait considérer comme étant à l'origine d'une première praxis

psychologique. On a là une théorie et une pratique qui lui est articulée. À la fois médecins, prêtres, et mystiques, les chamanes sont avant tout élus par des esprits qui leur apprennent à entrer en transe et à voler (avec leur propre âme ou avec celle d'une autre personne) vers d'autres mondes, souterrains, célestes ou « autres ». Être écorché vif, réduit à l'état de squelette (pour des sociétés de chasseurs, les os sont le noyau même de la vie), démembré puis reconstruit pour renaître, est un processus transversal à toutes les sociétés chamaniques et traduit une réalisation hallucinatoire commune qui correspond à des invariants psychiques archaïques (enveloppes, démembrement et remembrement, squelette). Acquérir le pouvoir d'affronter des espaces et des esprits, le temps, de soigner leurs victimes, de tuer les ennemis d'ici ou d'ailleurs, visibles ou invisibles, de sauver les siens ou d'autres de la maladie ou de la faim, sont le résultat de cette *auto-initiation* typique des chamanes. Les chamanes acquièrent le pouvoir de pénétrer (« vision pénétrante ») les autres mondes qui sont, par définition, la véritable nature des choses, et les causes réelles de ce qui se passe dans ces mondes-ci. Il s'agit d'une « philosophie » de la nature et de la profondeur, mais aussi des forces et des pouvoirs. Elle est orientée de façon très pragmatique et réaliste au sein d'un univers baigné de symboles. C'est aussi, comme le montre Claude Lévi-Strauss dans le chapitre sur « L'Efficacité symbolique » d'*Anthropologie structurale*, une « psychanalyse inversée » : quand le psychanalyste produit un cadre propice à la remontée de la vie fantasmatique inconsciente individuelle de son patient en l'aidant à parler de manière non contrôlée, le chamane prononce auprès de son patient des mythes et des contes qui font ce chemin à l'envers vers la vie fantasmatique inconsciente (Lévi-Strauss, 1958). Les chamanes sont, sans doute possible, d'authentiques psychologues et témoignent pour leurs ancêtres du Paléolithique (Malaurie, 1952, 2015, 2018). Mais ce sont des psychologues qui vivent « par-delà nature et culture », pour reprendre les termes de Philippe Descola (Descola, 2005) ; tout, pour eux, est imprégné d'esprit, est esprit : animaux, plantes, rochers, vent, pluie, humains, et au même titre. Dans la pensée chamanique, l'esprit désigne plutôt l'essence : c'est ce qui fait qu'un animal est un animal, et un animal n'est pas un humain, ni un rocher, par exemple. Alors que la substance n'est pas un concept disponible. Aristote, comme on le verra plus loin, dans une société qui n'était probablement pas si éloignée du chamanisme, avait cette conception de l'âme qui *informe* le corps (lui donne forme), faisant de l'être qui en possède une, tel ou tel être spécifique. À sa façon, Schopenhauer fait une philosophie vitaliste assez proche. Quelque chose de l'universalité humaine les traverse.

Cependant, dans la pensée chamanique, on retrouve des points communs avec la psychologie en général, de manière très claire. L'esprit y désigne sans équivoque aussi la conscience : les êtres animés, c'est-à-dire *tous* les êtres, ont une conscience. Mais les esprits disposent d'une autonomie qui fait qu'ils peuvent délibérément (comme n'importe quel être) s'en prendre aux humains, aux éléments, aux plantes, etc. et influencer leur vie : ils ont des besoins et des désirs, comme la faim, la jalousie, l'orgueil, ils peuvent nous dévorer, nous nourrir, nous rendre fous, et évidemment nous tuer. Entre conscience délibérée et totale hétéronomie, les humains ont besoin de ce médiateur qu'est le chamane ; c'est à cette interface, plus ou moins épaisse, c'est-à-dire plus ou moins théorisée, que se situe une psychologie première. À propos de théorie, puisque chaque théorie fait défiler (θεωρεῖν) des concepts, le principe logique qui y préside est l'*analogisme*. Par exemple, l'esprit « souris » est petit et malin, l'esprit « chaudron » contient ; chaque esprit est à la fois particulier et général, et peut se transposer d'un être à l'autre (de ce que nous considérons comme d'une autre espèce). L'âme peut être une image du corps : les Saora d'Inde pensent que l'âme est localisée dans le sang avec la forme exacte de la circulation sanguine. L'âme peut quitter le corps et c'est ici que commence la logique chamanique : si chacun l'éprouve au moment de sa propre mort, le rêve prouve très clairement que l'âme peut aller et venir sans provoquer la mort. Le vol de l'âme durant la transe chamanique est considéré comme une sorte de rêve contrôlé pendant lequel le chamane transforme une expérience involontaire en technique pure. Les âmes du chamane peuvent se rendre dans d'autres mondes et les âmes du profane être capturées par des esprits ou des chamanes. L'âme qui s'échappe est la conscience, ou la personnalité, alors que celle qui reste maintient le métabolisme physiologique, mais si l'âme qui est partie ne revient pas, ou ne retrouve pas son corps d'appartenance, l'âme restée dans le corps ne peut survivre longtemps. On voit qu'il s'agit d'une psychologie très complexe, à peine esquissée ici, évidemment (Hell, 1999 ; Perrin, 2017).

### 1. Les Racines antiques d'une psychologie descriptive à une psychologie réflexive

La psychologie en tant que corpus de connaissance, bien plus tardive, commence par être descriptive. Nous nous limiterons ici aux cultures de l'écrit de la sphère européenne, puis occidentale. Partir des racines littéraires et antiques de la psychologie peut sembler raisonnable, à cet égard. Nous ne donnerons ici

que quelques repères de base. Jacqueline de Romilly fait la belle démonstration que le premier écrit de psychologie est celui d'Homère, *L'Illiade* étant un récit d'épopée, étoffé de la relation des liens émotionnels qui lient ou opposent les personnages, confrontés à l'angoisse, à l'effroi, à la perte et au travail de deuil, à la douleur psychique, mais surtout dans une perspective émotionnelle (de Romilly, 1984). Chacun et chacune vivant des émotions et ces sentiments que tous les humains éprouvent de tout temps. Aux dieux les décisions et la pensée (éminemment politique) et aux mortels le rapport subjectif et universel à la fois, intemporel, à la vie et à la mort, à l'amour et à la violence, à l'inéluctable de chaque destinée humaine, surtout, c'est-à-dire, finalement, au corps. *L'Odyssée* est davantage le récit du périple individuel de l'être humain en sa condition solitaire, confronté à son désir, en particulier, et aux arcanes de son Inconscient, qui font qu'il n'est pas maître en sa demeure, mais tente de tenir sa barque à flots et dans une direction qu'il choisit en partie seulement, grâce à sa ruse plus qu'à son savoir, en lutte contre certains de ses désirs. Nous sommes au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Une certaine perception de motifs inconscients perce.

## 2. Une Psychologie épique

Jacqueline de Romilly retient comme sens du mot psychologie pour son étude sur « l'essor de la psychologie dans la littérature grecque classique », sous-titre de *Patience, mon cœur!* (Romilly, 1984), le double sens de la finesse d'un auteur pour nous rendre vivants les personnages qu'il met en scène et nous faire nous identifier à eux d'une part et de la différenciation des personnages (avec donc chacun une personnalité propre): « Si l'on entend le mot « psychologie » en ce sens, les Grecs ont toujours été de bons psychologues: les personnages d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle, sont tout aussi vivants et individualisés que ceux d'Euripide, ou de Racine, ou de Claudel » (Romilly, 1984, p. 11). Mais elle établit une différence entre justement les trois auteurs que sont Homère, Eschyle et Sophocle.

Homère en particulier, et jusqu'à Eschyle, ne sont pas des auteurs (comme d'autres auteurs qui leur sont contemporains) qui s'intéressent à la vie intérieure de leurs personnages, ou plutôt, rien ne le laisse supposer, mais ils les décrivent très précisément *de l'extérieur*. Ils n'analysent pas les sentiments, mais les décrivent, comme leurs actions, les situations qu'ils traversent, leurs conduites. Les lecteurs (ou en général les auditeurs ou spectateurs, à cette époque) doivent suppléer les explications. Ulysse n'est pourtant pas loin, dans *L'Odyssée*, de

nous montrer la crise morale dont il est « victime » bien souvent, montrant que « D'ailleurs, parler à son cœur est déjà une première division de l'âme », à tel point, poursuit Romilly, que « ce texte est à cet égard si remarquable, si exceptionnel, que la réflexion ultérieure s'appuiera volontiers sur lui. Il est cité par Platon à trois reprises... » (Romilly, 1984, p. 11-12).

Athéna viendra calmer l'angoisse d'Ulysse, ce qui l'endort. On est frappé par cette présence descriptive ici d'une forme d'hypnose (littéralement sommeil en grec). Chez Homère, tout un appareil de vocabulaire, sémantique et conceptuel manque, la langue archaïque pré-hellénistique qu'il emploie ne lui permettait probablement pas une telle précision alors il fait autrement et table sur la puissance d'évocation de ses descriptions, comme dans ses expressions très condensées. On connaît le « rire en pleurs » d'Andromaque quand elle reprend des bras d'Hector leur fils effrayé par son casque qu'il lui tend, Hector qui préfère à l'instant partir se battre et mourir pour que sa femme ne soit pas réduite au servage (*L'Iliade*, livre IV, vers 484). Homère n'explique pas, il compte sur nous pour nous projeter dans les personnages, universalisés ainsi ; et c'est en ce dernier point que nous devons parler de psychologie. Arrêtons-nous ici sur deux points : premièrement le mot même de Psyché (ψυχή) décrit, en grec archaïque une réalité peu tangible, entre vie et souffle, et n'a pas encore le sens précis d'âme qu'il va acquérir plus tard, et ceci nous en dit long sur les difficultés à transcrire le sens à tant de siècles de distance ; deuxièmement le métier d'Homère n'est pas de fournir une analyse des sentiments de ses personnages certes universels, mais de faire vivre ces mêmes sentiments chez les auditeurs, et pourtant, n'en faisons pas une évocation d'une quelconque « empathie » que voudrait induire en nous sciemment Homère : le mot n'existait pas, il n'a d'ailleurs jamais existé en grec ni archaïque ni ancien et n'est que le résultat d'un néologisme bricolé par Lipps au début du XX<sup>e</sup> siècle à partir de deux mots grecs tronqués (voir plus loin).

### 3. Une psychologie tragique

C'est le tournant du V<sup>e</sup> siècle qui est décisif, période d'affranchissement de la pensée mythique et d'avènement du rationalisme. Le V<sup>e</sup> siècle se pose les questions du mobile des sentiments, des éprouvés et des conduites, l'art des sophistes aidant. On ne trouve pas non plus d'interrogation sur le bien ou le mal dans les conduites de ses héros chez Homère. Les sophistes ont une visée éthique : quelles sont les responsabilités de tel ou tel personnage, et dans la

réalité de telle ou telle personne? La tragédie est « le genre le plus résolument consacré à cette réflexion » (Romilly, 1984, p. 54). Chez Eschyle non plus, on ne trouve pas d'analyse des sentiments et des émotions de ses personnages très approfondie (cette notion de profondeur devient ici importante); mais Sophocle est né un quart de siècles après Eschyle, à un moment où l'histoire des idées évolue très vite. Le recul des dieux est désormais engagé et véritable, ce qui autorise (en pensée et peut-être aussi politiquement) Sophocle à composer des dialogues et des chœurs d'un autre contenu.

Que l'on songe aux descriptions des états intérieurs d'Œdipe, ravagé par l'abomination, que l'on songe au long monologue d'Antigone face à Créon où elle relate toute sa souffrance intérieure, dans le but d'explicitier le plus précisément au spectateur pourquoi elle se suicidera. Pour nous, une phrase de Malraux, prononcée lors d'une interview, lors de laquelle le journaliste lui demandait pourquoi à l'époque de Sophocle la proportion de gens au théâtre, bien qu'analphabètes, dépassait de loin la proportion actuelle, dit tout: ils savaient, eux, dit-il en substance, qu'ils ont un inconscient. On voit donc ce que la question de la représentation, puisqu'il s'agit du théâtre, a de proximité avec la psychologie elle-même, qui, si elle n'est pas devenue encore science, n'en est pas moins entrée *en représentation* avec le théâtre dans le champ de la connaissance humaine.

## II. DE PLATON À ARISTOTE

L'origine grecque de la philosophie s'enracine, et peut-être même se perd, dans la partie orientale du Bassin méditerranéen, sans être exempte des influences égyptiennes (Thalès tient le triangle des Égyptiens, selon Diogène Laërce) et mésopotamiennes. A partir du V<sup>e</sup> siècle, ces courants convergent vers Athènes dont Périclès réforme la démocratie et qui est le théâtre (c'est le cas de le dire) de la naissance de la tragédie (paraphrasant Nietzsche); Sophocle, Eschyle, Euripide. La philosophie naît alors véritablement, selon la conception que l'on s'en fait aujourd'hui, avec Socrate, qui, obstinément (ce qui lui coûtera la vie!), lutte contre préjugés, croyances, superstitions et opinion par le moyen de la critique rationnelle, seul moyen d'atteindre une connaissance fondée. Cet acte fondateur ne cessera de guider les philosophes (ce sera la pierre de touche de l'engagement éthique d'un Spinoza, par exemple).

Des jalons sont posés dans la connaissance du réel et même dans la recherche de la rationalité. C'est pourquoi on considère souvent que le programme philosophique commence par un questionnement sur le réel par la raison et sur la raison elle-même. Mais on ne peut cependant tout à fait réduire la pensée des Présocratiques à cela. À Thalès, par exemple, nous dit Diogène Laërce, sont attribuées des sentences d'un autre ordre, entre physique et métaphysique (voire morale) : « de tous les êtres, le plus ancien, c'est Dieu, car il n'a pas été engendré ; le plus beau, c'est le monde, car il est l'ouvrage du dieu ; le plus grand, c'est l'espace, car il contient tout ; le plus rapide, c'est l'esprit, car il court partout ; le plus fort, c'est la nécessité, car elle vient à bout de tout ; le plus sage, c'est le temps, parce qu'il découvre tout... ». Ou bien : « Un homme adultère lui demandait s'il pouvait jurer qu'il n'avait pas commis d'adultère. Il répondit ; "le parjure n'est pas pire que l'adultère". On lui demandait ce qui était difficile : "Se connaître" dit-il ; ce qui était facile : donner un conseil à autrui... comment vivre vertueusement : en ne faisant pas ce que nous reprochons à autrui ; qui est heureux : l'homme bien portant, riche, courageux et instruit... que la beauté ne vient pas d'un beau visage mais de belles actions. »

### 1. Miracle grec et naissance de la philosophie : Socrate

La naissance proprement dite de la philosophie peut être datée avec Socrate (-470/-399), du fait même de l'abandon de la référence aux dieux et aux mythes pour rendre compte du réel, du monde. Bien qu'en réalité, Socrate se présente comme celui qui ne sait rien (Platon, *Apologie de Socrate*) et qui, niant ainsi savoir, ouvre son interlocuteur à la dangereuse pensée. Il paie de sa vie cette intention philosophique première. Mais admettons, pour l'instant que c'est en quoi réside le « miracle grec » : un effort pour éclairer les phénomènes par la seule rationalité, et par conséquent, par la démonstration et la preuve. À partir de là, vont s'opposer deux tendances principales : l'une appuie sur l'empirisme, et donc l'observation et l'expérience, l'autre sur la démonstration. Mais, avec Socrate, nous n'en sommes pas encore tout à fait là, bien que ce dernier soit méfiant à l'égard des sens.

Aucun domaine ne doit échapper à l'investigation de la raison et à l'examen critique. Il est donc nécessaire d'établir une méthode. Démonstration mathématique, raisonnement logique, enquête historique et débat politique sont inventés par les Grecs. Explorer méthodiquement la réalité dans le but de la connaître devient le projet de la philosophie. Il s'agit donc d'abord d'une philosophie